

Philippe Grégoire

**ENNIO  
MORRICONE**  
ou  
**Le poison d'une œuvre**

avec la participation d'Olivier Keravel

EDITIONS  
MARIE B

# Sommaire

Introduction : concert d'adieu à Paris le 23 novembre 2018 . . . 9

***Partie I : Survivre avec la musique . . . . . 15***

Chapitre I : Un jeune Romain (1928–1938) . . . . . 17

Chapitre II : L'Académie Nationale Sainte-Cécile (1939–1944) 25

Chapitre III : Second trompette (1943–1954) . . . . . 35

Chapitre IV : Premiers pas (1949–1957) . . . . . 43

Chapitre V : Une œuvre en gestation (1954–1958) . . . . . 49

Chapitre VI : Un arrangeur très arrangeant (1959–1964) . . . 55

Chapitre VII : Premières partitions pour l'écran  
(1955–1963) . . . . . 61

***Partie II : La célébrité par la musique . . . . . 69***

Chapitre VIII : Début de notoriété (1964–1965) . . . . . 71

Chapitre IX : Tenir mille fers au feu (1964–1967) . . . . . 81

Chapitre X : La musique pour l'écran . . . . . 99

Chapitre XI : Les collaborations récurrentes au cinéma  
(1967–1975) . . . . . 109

Chapitre XII : En marge du cinéma (1965–1975) . . . . . 133

Chapitre XIII : Le temps des grandes compositions  
(1976–1989) . . . . . 139

***Partie III : Le génie de la musique . . . . . 161***

Chapitre XIV : La tentation de la musique « absolue » . . . . . 163

Chapitre XV : Compositions sélectives pour le 7<sup>e</sup> art  
(1990–2016) . . . . . 171

Chapitre XVI : Récompenses internationales tardives . . . . . 187

Chapitre XVII : Tournées mémorables (2001–2020) . . . . . 195

Chapitre XVIII : La marque de fabrique Ennio Morricone . . 205

Conclusion . . . . . 211

Annexes . . . . . 213

# Introduction

La soirée s'annonçait froide et surtout pluvieuse, en ce vendredi 23 novembre 2018. La patience et la discipline de la foule contrastaient avec l'aggravation de l'averse. Chacun s'abritait comme il pouvait, tantôt sous une capuche, un parapluie ou encore un sac de magasin. Les employés de la salle de concert de l'AccorHotels Arena à Paris se démenaient pour limiter l'attente et diriger chaque spectateur vers la bonne entrée. Rien n'y faisait cependant. Les exigences de sécurité freinaient le flux entrant. Chaque mètre parcouru s'annonçait comme une victoire. Il s'agissait de prendre son mal en patience. Le probable dernier concert parisien d'Ennio Morricone en valait la chandelle...

De très nombreux couples avaient décidé de s'offrir cette soirée musicale qui promettait d'être grandiose, et de commencer ainsi leur week-end sous les meilleurs auspices (la météo mise à part). Beaucoup s'étaient déplacés en famille, accompagnés en particulier de nombreux adolescents. Ils venaient à la rencontre du plus grand compositeur de musiques de films. Ils connaissaient, ils aimaient sa musique. Ils voulaient l'entendre dans des conditions acoustiques hors pair, dirigée par son créateur lui-même. Ils savaient que l'occasion ne se représenterait plus.

À force de patience, la porte d'entrée et son dispositif de contrôle digne des meilleurs aéroports se présentèrent enfin. Tout le monde se pliait aux règles de sécurité dans une ambiance bon enfant. Un dernier trajet et les places numérotées attendaient les spectateurs.

La salle de l'AccorHotels Arena constituait un spectacle à elle seule. Il ne restait plus aucune place disponible. Vingt mille trois cents personnes guettaient l'entrée de la star. Un frémissement se fit entendre. L'imposante scène s'illumina. Arrivèrent d'abord

les choristes (de la Chorale Fine fleur) au nombre d'une bonne centaine. Ils saluèrent joyeusement la foule qui applaudissait. Puis vinrent s'installer les musiciens de l'Orchestre symphonique National Tchèque, aussi nombreux que les chanteurs mais moins démonstratifs, voire un tantinet hautains. Une cacophonie se répandit : les instruments s'ajustaient, en passe de donner le meilleur d'eux-mêmes. Soudain le silence se fit. Deux minutes encore et le Maestro en personne fit son entrée par le côté droit de la scène. Celui qui n'avait dirigé que ses seules compositions s'apprêtait à donner en France son ultime concert.

L'ensemble des musiciens se leva. Le Maestro salua quelques musiciens avant de s'avancer sur la scène, ovationné par un public déjà conquis. Une grande émotion se dégageait de part et d'autre. Les applaudissements ne s'arrêtaient plus. Des « Viva Il Maestro » étaient criés de part et d'autre. Ennio Morricone souriant adressait des gestes amicaux et plaça en signe de remerciement ses mains sur le cœur, en baissant légèrement le torse. La salle se plongea progressivement dans l'obscurité. Le chef d'orchestre s'assit face à deux cents professionnels et, à la baguette, annonça le commencement du concert.

Ennio Morricone était plus que rompu à l'exercice. Deux semaines auparavant, il avait soufflé ses 90 bougies. Il composa son premier morceau dès l'âge de six ans. Il s'agissait d'un air de chasse, un genre qu'il affectionnait en particulier et qu'il écoutait à l'époque sur des disques ou à la radio. Encouragé par un père musicien, il s'initia à la clef de sol au lieu de jouer aux châteaux de sable, alors qu'ils séjournèrent en vacances au bord de la mer à Riccione en Italie. Puis, il étudia la musique au sein d'un des conservatoires les plus réputés au monde : l'Académie Nationale Sainte-Cécile à Rome. En élève doué et appliqué, il apprit l'harmonie en deux années au lieu des quatre prévues par le programme d'enseignement, et n'obtint pas moins de deux diplômes. Ensuite, il multiplia les arrangements pour le théâtre, la radio et la télévision, avant de composer pour le cinéma. Il enregistra plus de 355 musiques de films, sans compter ses compositions classiques. Une trentaine de titres passèrent à la postérité. Ce soir, le Maestro allait en diriger quelques-uns, pour le plus grand plaisir du public.

Avec l'arrivée du siècle nouveau, Ennio Morricone voulut donner un nouveau tournant à sa carrière. Tout en maintenant un niveau de composition important (surtout dans le domaine classique), il entreprit de donner plus de deux cents concerts, à

chaque fois dans une ville différente, en Europe, aux États-Unis, en Australie, en Asie, avec un public toujours au rendez-vous au point de ne compter pas moins de dix mille spectateurs.

Cette tournée-ci intitulée « Ennio Morricone – concert d'adieu » marquait un autre tournant : le dernier ! Le Maestro faisait ses adieux à la scène internationale et en l'occurrence à son public parisien qu'il savait très affectueux et plein d'égards à son attention. Alors que pour les professionnels de la musique y compris les groupes de rock et de variétés les plus connus, il conservait la réputation d'être le plus difficile au monde.

Dans la salle de l'AccorHotels Arena, comme si chacun retenait son souffle, le silence quasi absolu précéda les premières notes de *La légende du pianiste sur l'océan*. Il s'agissait d'un morceau qui commençait tout en douceur, d'abord au seul piano, avant que la trompette et les violoncelles ne viennent l'enrichir. Peu à peu, tous les instruments intervinrent et la salle déjà envoûtée, s'évada dans un ailleurs sublimé par la musique du Maestro. Ce thème était celui d'un film de Giuseppe Tornatore sorti en salle en 1998. Il narre l'histoire magnifique et poignante d'un bébé abandonné dans un paquebot et découvert par le machiniste. Celui-ci le prit sous son aile et l'éleva sans jamais lui faire quitter le navire. Puis l'homme mourut, obligeant le jeune garçon à se débrouiller seul. Il se découvrit un talent inouï pour la musique et devint un pianiste exceptionnel, toujours sans jamais sortir du bateau. Les concerts qu'il y donna acquirent une réputation mondiale. Et quand vint le temps de désarmer le bâtiment, sa destruction à l'explosif fut mise en œuvre. Et le pianiste de génie préféra disparaître avec le navire.

Le Maestro si peu disert sur lui-même avait-il voulu nous livrer une clé de son univers créatif et de son intimité la plus secrète ? Car force est de constater que cet homme si peu banal, si discret, si talentueux pour ne pas dire génial, conserve quelques traits de ressemblance avec le pianiste du paquebot...

Suivirent des partitions diverses, notamment le célébrissime « Chi Mai » du film *Le professionnel*, dont les premières notes enchantèrent le public ainsi que *Il était une fois en Amérique*. Le Maestro enchaînait avec trois thèmes de *Nostramo* dont le premier fait intervenir la sublime soprano Susanna Rigacci. *Nostramo* constitue d'abord un monument de la littérature américaine, un roman que Joseph Conrad avait publié au début du xx<sup>e</sup> siècle, une œuvre sombre sur la condition humaine. L'immense cinéaste David Lean avait longtemps travaillé à son

adaptation cinématographique. Des talents immenses y furent associés : Steven Spielberg, Marlon Brando, Peter O'Toole, Isabella Rossellini, Christophe Lambert. Mais David Lean décéda avant le premier tour de manivelle... Le projet fut aussitôt abandonné. Plus tard, il a été adapté pour la télévision avec, dans l'un des rôles phares, Claudia Cardinale.

Arrivèrent ensuite les morceaux mythiques accompagnant les films de Sergio Leone :

« L'homme à l'harmonica », puis trois thèmes de *Le bon, la brute et le truand* et son désormais célébriissime cri de coyote « Ah-ah-ah-ah-aaaaah... ». La rencontre de Morricone avec Leone datait de leur enfance. Ils usaient ensemble leurs fonds de culotte sur les bancs de l'école primaire. Entre ces deux hommes, une symbiose artistique rarement égalée se développa. Ennio Morricone fut à Sergio Leone ce que Bernard Herrmann fut à Hitchcock, Nino Rota à Fellini, John Barry aux James Bond et John Williams à Spielberg. Au point que l'œuvre du Maestro dans son ensemble reste à ce jour largement identifiée à celle du génial Leone, même s'il n'a écrit en réalité que peu de musiques de western, à peine 37 sur plus de 355 films (soit environ 10% de sa production totale). Ensemble, ils façonnèrent des monuments audiovisuels de notre culture occidentale moderne.

Après l'entracte, furent jouées les musiques de *Les Huit Salopards*, *La bataille d'Alger* (que Morricone reprenait à chacun de ses concerts), *Sacco et Vanzetti*, *Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon*, pour finir sur une magnifique trilogie de *Mission*.

Le public exultait debout et ne cessait d'applaudir encore et encore le Maestro en cet instant si singulier. Chacun savait qu'il resterait un moment d'exception à marquer d'une pierre blanche. Les applaudissements s'intensifiaient, même après le départ du maître. Les chanteurs et musiciens demeuraient en place. La foule des spectateurs se tenait debout et guettait l'ultime entrée d'Ennio Morricone sur la scène parisienne.

Quand elle survint enfin, l'émotion manifeste qui étreignait le Maestro ne l'empêcha pas de retrouver rapidement sa place centrale et de diriger une dernière fois le thème le plus célèbre de *Mission*. Avec celui-ci, une page se tournait. Le Maestro quittait la scène pour de bon ! Bientôt, les chanteurs allaient sortir et seraient suivis par la centaine de musiciens. Le public se dirigerait avec résignation vers les nombreuses sorties.

L'un des compositeurs les plus inventifs et les plus productifs de son temps faisait ses adieux. Certaines de ses compositions

figuraient parmi les plus célèbres au monde. Elles furent composées pour l'essentiel entre 1964 et 1990. Et sans jamais manquer de respect à cet homme éminemment respectable, le temps est venu de raconter sa véritable histoire. Celle-ci n'est pas forcément celle qu'il aurait voulu écrire s'il avait publié ses mémoires. En revanche, elle ne le dévalue en rien, au contraire ! Morricone avait l'orgueil de tous les grands créateurs. Même si, chez lui, se dégageait également une vraie modestie. Celle-là même qui le conduisit à faire l'impasse dans ses interviews sur un fait primordial : il représentait pour les jeunes compositeurs d'aujourd'hui, de tous les styles et musiques confondus, une référence absolue.

Nous allons tenter de lever le mystère sur les arcanes d'une œuvre à la fois célébrissime et inconnue, sur les leviers et la marque de fabrique d'une création toujours originale et ô combien inventive.

Nous approcherons enfin la réalité d'un homme hors pair dans le travail acharné qui l'a conduit au sommet de son art, dans l'appréciation et le recul surprenants dont il savait faire preuve pour commenter son œuvre, dans ses doutes et dans ses silences aussi.

Morricone écrivait toujours lui-même ses partitions, « à l'ancienne » contrairement à la plupart de ses confrères. Pour lui, la composition et l'orchestration faisaient partie intégrante d'un processus unique. De façon générale, son œuvre publique se singularisa par des thèmes simples (faciles à fredonner et à retenir), des arrangements très complexes, une instrumentation inhabituelle, l'introduction de sons concrets ou même de longs silences, l'utilisation de la voix humaine intégrée dans l'orchestre, et parfois même le recours à des gags musicaux.

L'homme plaçait plus haut que tout ce qu'il appelait « la musique absolue ». Il s'agissait de ses compositions classiques qu'il aurait voulu appréciées et reconnues avant même son travail pour le cinéma. Il n'en était rien ! Morricone restait et restera le créateur de musiques de films, celles-là mêmes qu'il avait qualifiées de « poison d'une œuvre » : la sienne ! Tant dans son esprit elles avaient pris la place qu'il réservait à ses créations classiques : la première. Au travers de son implication artistique et créative, se dessinèrent les principaux projets culturels de l'après-guerre à nos jours : ceux qui ont forgé notre mythologie moderne. Que Morricone mit en musique avec un génie sans pareil.

***PARTIE I :***  
***SURVIVRE AVEC***  
***LA MUSIQUE***



# CHAPITRE I

## Un jeune Romain (1928–1938)

Le quartier du Trastevere, au centre sud-ouest de Rome, offre aujourd'hui un cadre idéal à la flânerie. Ses nombreuses ruelles colorées et typiques restent occupées par de nombreux artisans et petits commerçants et de quelques trattorias de cuisine traditionnelle.

Ce fut longtemps un quartier pauvre, à l'écart du centre antique. Rattaché à Rome par l'Empereur Auguste, les premiers chrétiens y construisirent leurs premières églises. Demeure Santa Maria in Trastevere, l'une des plus anciennes de la capitale et que la famille Morricone fréquentait chaque dimanche.

Ce quartier avait développé et cultivé une identité à part. Au point que l'historien français Charles Pinot-Duclos notait déjà en 1791<sup>1</sup> que les transtévérins « se prétendent fort supérieurs aux autres » étant « persuadés qu'ils descendent des premiers Romains ».

Au début du siècle dernier, ses habitants revendiquaient plus que jamais leur romanité, comme pour compenser leur condition de vie modeste. « Nous vivions à Trastevere. Dans ce quartier, il y avait une coupe nette. De la via Dandolo jusqu'à Gianicolo, c'est une des plus hautes collines de Rome, surplombée de la statue de Garibaldi. Il s'agit d'un beau quartier qu'habitaient la bourgeoisie juive et les chrétiens de profession libérale. Deux cents mètres plus loin, il y a le district populaire <sup>2</sup> ». Dans ce quartier où tout le monde se connaissait, naquit le petit Ennio, le 10 novembre 1928.

Son père, Mario Morricone provenait de la ville d'Arpino, située au sud-est de Rome et à égale distance de Rome et Naples.

<sup>1</sup> *Voyage en Italie ou Considérations sur l'Italie* (1791) par Charles Pinot-Duclos

<sup>2</sup> Noël Simsolo. Conversations avec Sergio Leone. Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma.

Il exerçait la profession de musicien, avec pour seul instrument de prédilection : la trompette. Il s'essayait dans le domaine du jazz, touchant par ailleurs à l'opéra, et même à la musique de film. Il gagnait sa vie en jouant dans des night-clubs. C'est dire si, d'une année à l'autre, les revenus du ménage demeuraient modestes. La situation matérielle de la famille empira avec l'arrivée de la guerre et des nombreuses restrictions qu'elle engendra.

Sa mère, Libera, originaire de Sicile, était issue d'une famille d'anarchistes (les Rodolfi). Cela expliquait son prénom et celui de sa sœur Idea. Elle restait pour l'essentiel de son temps au foyer à s'occuper des cinq enfants en bas âge, les trois sœurs d'Ennio, Adriana, Maria et Franca, et de son plus jeune frère Aldo. L'appartement familial, situé via delle Fratte di Trastevere, offrait un espace suffisant pour la famille avec, en prime, un balcon surplombant la rue pavée assez étroite et ses immeubles majoritairement de trois étages. Bien plus tard et pour mieux boucler les fins de mois, elle ouvrit un magasin de tissus.

Dès qu'il en eut l'âge et comme ses sœurs qui l'avaient précédé, le jeune Ennio fréquenta l'école salésienne, non loin de la via della Fratte di Trastevere. L'enseignement général et catholique y était dispensé pour l'essentiel par des religieuses. Le soir après les devoirs, il jouait avec la bande du quartier, dans les venelles adjacentes à l'appartement familial. C'était un bon camarade bien qu'il n'eût pas les qualités d'un chef de bande, trop timide et réservé pour cela, plutôt celle du confident car déjà, il savait écouter et observer sans se disperser. Discipliné et obéissant, il répondait tout de suite aux appels de sa mère ou de ses sœurs, pour venir dîner. Le père prenait ses repas avec sa famille avant de repartir jouer de la trompette tous les soirs, dans un orchestre de night-club. C'était toujours de bonne grâce qu'il allait se coucher sans trop rechigner. D'autant que si sa mère pouvait parfois oublier l'heure de gagner la chambre, ses trois sœurs savaient le lui rappeler et veiller à ce qu'il s'endorme.

Né romain, qui plus est transtévérin, Ennio Morricone n'aimait vivre que dans le cœur de la capitale de son pays, avec lequel il vibrait à l'unisson. Ville magique s'il en est, Rome cumule de multiples périodes et présente une variété de facettes que très peu de périmètres citadins offrent à la vue générale. Pour un vrai Romain, sa terre d'élection n'est autre que le centre du monde, autour duquel, à l'évidence, tout gravite. Et Morricone, au plus

profond de son âme, se revendiquait romain. Il en ressentait les vibrations et en mesurait le pouls. Une publicité datant des années quatre-vingt, d'un opérateur touristique ne s'était d'ailleurs pas trompée. À gauche de l'auguste portrait du Maestro, elle clamait fièrement : « I was offered a free villa in Hollywood but I said no thank you, I prefer live in Italy ». Le tout signé Ennio Morricone, compositeur et chef d'orchestre<sup>3</sup>... Pour être tout à fait conforme à la vérité, cette annonce aurait simplement dû remplacer le mot Italie par Rome.

Ennio Morricone manifesta très tôt un tempérament pour la solitude et la concentration. Il montrait en particulier un goût très vif pour l'apprentissage assidu de la musique. Son père détecta en lui un musicien en herbe, doublé d'un compositeur très précoce. Dès que son emploi du temps le lui permettait, surtout les après-midis en fin de semaine, il lui apprit les rudiments de la trompette ainsi que les tonalités du violon. Il alla même jusqu'à lui enseigner le déchiffrement des partitions !

« Plus tard, j'ai été séduit par le *Freischütz* de Weber et par son ouverture<sup>4</sup>. Ce sont peut-être ces airs qui m'amènèrent au western, à ce bonheur de composer pour le grand air, la nature. Peut-être le western vient-il de ces airs de chasse !<sup>5</sup>»

Quand les autres enfants se contentaient d'apprendre à lire et écrire, la partition devint pour le jeune Ennio un élément naturel attisant sa curiosité insatiable, une page à décrypter et à redécouvrir ainsi qu'un champ de création possible.

La famille passait d'agréables vacances d'été à Riccione et Mario enseignait à son fils la clé de sol. « C'est bizarre, mais j'ai composé dès l'âge de six ans. Une composition en deux parties. J'avais reproduit des airs de chasse, comme j'en entendais sur des disques ou à la radio. C'était pendant la période des vacances et ce que je créais, c'étaient d'énormes âneries, que j'ai déchirées par la suite »<sup>5</sup>.

Le fait initial de s'essayer dans un art, de faire sinon une expérience, du moins une tentative, même sans succès, relevait pour Ennio Morricone, de l'évidence et de la nécessité afin de

<sup>3</sup> « On m'a offert une villa gratuite à Hollywood mais j'ai dit non merci, je préfère vivre en Italie » Le parisien.fr

<sup>4</sup> La création du *Freischütz* de Carl Maria Von Weber, le 18 juin 1821, au Königliches Schauspielhaus de Berlin, marque l'émancipation de l'opéra allemand, genre qui restait à l'époque foncièrement italien, jusque dans les pays de l'aire germanophone.

<sup>5</sup> Documentaire sur Ennio Morricone, Arte 1995

parvenir à la maîtrise voulue. Et dans son cas, on comprend qu'il a très jeune éprouvé cette vérité. La partition allait d'ailleurs devenir à ses yeux un élément essentiel, le support de sa création, de son art. À un point tel que, devenu adulte et jeune compositeur, il refusait de s'en séparer, même pendant les vacances. Il commençait d'emblée à placer toutes les partitions dans sa valise et s'inquiétait seulement ensuite des affaires de voyage. Les partitions non achevées restaient primordiales. En cas de perte ou de destruction, le Maestro n'aurait su jurer être en capacité de les restituer dans leur intégralité. Il en aurait conçu un immense chagrin. La musique qu'il écrivait reflétait en tous points son univers mental le plus intime et ne formait que des fragments d'un processus créatif entamé dès sa plus tendre enfance.

Les fins de semaine, son père l'initia également au jeu d'échecs qui allait devenir pour le jeune Ennio une véritable passion. Ennio formera à son tour son fils Andrea qui déclarera : « Mon père m'a appris à jouer aux échecs, quand j'étais petit. Comme cela se passe dans la musique, le joueur d'échecs élabore ses combinaisons et réussit à orchestrer le jeu comme un compositeur.<sup>6</sup> » Il lui procurait la joie des multiples combinaisons, mêlée à la tension entre les joueurs. Quand Ennio se passionnait pour une matière, il se donnait les moyens et le temps de bien l'approfondir. Parvenir à un niveau supérieur aux échecs demande de la patience et une grande faculté de mémorisation. Qualités fondamentales qui lui ont été très utiles pour ses activités de créations musicales. Parmi les joueurs d'échecs qui avaient su marquer son époque, il plaçait Bobby Fischer plus haut que tout. Il avait même étudié son jeu et certaines de ses parties restées célèbres. Il s'était ainsi mesuré directement au vice-champion du monde, Anatoly Karpov, dans une simultanée en 1988. Il ne s'attendait pas à le battre. Se confronter à lui suffit à combler sa joie. Ce qui continua de fasciner Ennio Morricone, ce fut « La beauté des combinaisons, les nombreuses possibilités, la diversité. La guerre, cette tension entre les adversaires, l'état d'excitation des deux joueurs. C'est du grand art, les échecs !<sup>7</sup> ».

Malgré le fait de l'avoir initié aux soixante-quatre cases, son père Mario ne l'encouragea pas à persévérer. Il fut même

<sup>6</sup> Arte - Documentaire sur Ennio Morricone, 1995 (Andrea Morricone et le jeu des échecs)

<sup>7</sup> ARTE-Entretien avec Ennio Morricone – diffusé le 20 mai 2007 – Propos recueillis par Teresa Piescharon

très contrarié d'apprendre qu'Ennio organisait des tournois avec deux voisins de l'immeuble. Et constatant qu'il négligeait de plus en plus ses études musicales pour s'adonner à sa nouvelle passion, sans ambages il admonesta son fils : « Toi, tu vas arrêter ça tout de suite ! », et le fiston dut obéir sans broncher<sup>8</sup> et sans toutefois laisser tomber complètement. Ennio Morricone ne se départit jamais du jeu d'échecs<sup>9</sup> y compris dans sa version digitale apparue sur les ordinateurs, qui lui offrait quelques pauses dans une journée dédiée au travail.

Les soixante-quatre cases de l'échiquier et les douze degrés de l'échelle chromatique offraient autant d'opportunités au jeune Morricone pour s'évader un peu. Dans cette Italie d'entre les deux guerres, le régime fasciste de Benito Mussolini s'était installé. Il avait d'abord feint de respecter les règles démocratiques. Puis il avait très vite montré son vrai visage et imposé sa dictature dès 1925. Il allait mettre dix ans à emboîter le pas à l'Allemagne hitlérienne, au point d'en devenir l'un des factotums.

La famille Morricone se tint à l'écart des débats politiques. Aussi ne fut-elle pas concernée par les purges brutales visant les communistes. Pas plus qu'à la fin de la guerre, elle n'eut le moindre problème avec les autorités militaires des Alliés, à la recherche méthodique des collaborateurs du régime déchu. Il s'agit en l'occurrence d'une attitude qu'Ennio Morricone allait perpétuer, sinon un autre trait de caractère : la réserve qui convenait si bien à sa timidité et à son élégante discrétion. Il avoua plus tard avec simplicité avoir toujours voté socialiste qui, de son point de vue, restait la voie politique la plus proche des préceptes altruistes de Jésus-Christ. Il ne s'engagea en revanche dans aucun parti, en prenant même bien soin de rester en dehors de tout jeu politique. Il s'agit d'un point notable quand on connaît le poids considérable du parti communiste italien au sortir de la guerre et tout au long des années cinquante et soixante. Pour Morricone, il était inenvisageable de se perdre en palabres ou en conjectures, et se mettre ainsi en avant. Il préférait le travail acharné et quotidien, unique garant de la production de résultats

<sup>8</sup> « Ennio Morricone, Ma musique, ma vie. » Entretiens avec Alessandro De Rosa – Éditions Séguier – 2018

<sup>9</sup> Joueur chevronné, Ennio Morricone avait composé l'hymne de l'Olympiade d'échecs de 2006, qui s'était déroulée à Turin. « Le jeu d'échecs est bien plus qu'un simple passe-temps, affirmait-il, en 1991, au magazine spécialisé Torre & Cavallo. C'est une chose importante ; une philosophie, un moyen de mieux se connaître, un miroir de la lutte de la vie. »

probants. Ceux-ci se dispensaient de la moindre conversation de comptoir ou d'oppositions stériles. D'ailleurs, Ennio Morricone, en cas de désaccord, s'enfermait facilement dans le mutisme, sans manifester autre chose qu'une moue désapprobatrice.

Enfant et plus tard adolescent, Ennio aimait fréquenter les salles de cinéma. La censure fasciste portait avant tout sur les films supposés d'inspiration communiste. Pour le reste, les programmes d'avant-guerre présentaient toutes sortes de films. À l'exception des comédies musicales américaines, la musique ne remplissait aucune fonction particulière, à part celle d'habiller les images d'une façon très superficielle, sans effet ni ponctuation. La bande-son allait mettre encore un quart de siècle à s'imposer comme un élément majeur du dispositif cinématographique. Ennio se rangeait d'ailleurs à l'avis de son père qui jugeait les musiques de films très mauvaises quand elles n'étaient pas simplement abominables.

En revanche et contrairement au théâtre, l'intérêt d'Ennio Morricone pour le cinéma ne fut jamais excessif. Est-ce un paradoxe venant d'un compositeur de sa dimension ? Avare de confidences, il ne s'épancha pas sur ce sujet, même s'il lui arrivait de fréquenter les salles obscures pour satisfaire une curiosité professionnelle et le plus souvent technique. Et quant aux films dont il avait créé la musique, les nombreuses séances de montage lui suffisaient. À ce moment-là, la critique des médias et le volume de vente de ses CD et DVD furent pour lui de bons critères pour mesurer le degré de succès d'un film auquel il avait apporté son concours. Il préférerait occuper ses rares loisirs à remettre en état un instrument de musique hors d'âge, comme un orgue du dix-septième siècle par exemple.

Ennio appréciait d'écouter les disques disponibles à la maison sur le gramophone valise. Son premier souvenir concernait *La Gioconda* de Ponchielli qu'il avait peu apprécié du haut de ses dix ans à peine. En revanche, le premier acte d'*Andrea Chénier* par Umberto Giordano emportait sa pleine adhésion. Il s'agissait du passage où le personnage principal est repoussé par une demoiselle. Morricone aimait à la fois les paroles et la musique de Giordano.

Il y a aussi le foot bien sûr. En Italie, il s'agit du sport national. Et le jeune Ennio se rendait de temps en temps au stade pour assister à un match quand Mario, son père, l'y emmenait<sup>10</sup>.

<sup>10</sup> Il se rendit pour la première fois au stade de Campo Testaccio (le stade de l'AS Roma jusqu'en 1940) avec son père en 1940 pour assister à un match Roma-Juventus (1-0).

D'abord, Ennio supporta activement la Lazio de Rome qui avait aussi la très nette préférence des garçons du quartier. Pourtant, vers l'âge de neuf ans, il changea d'avis et devint supporter des *Giallorossi* (Les Jaunes et Rouges) de l'AS Roma dont il suivait chaque match avec passion<sup>11</sup>.

Les week-ends d'été, la famille prenait régulièrement l'air sur la terrasse de l'appartement, autour d'une limonade faite maison, quand les étalages des marchés environnants présentaient des citrons en provenance directe des côtes amalfitaines ou encore de la presqu'île sicilienne. Lors de l'une de ces soirées étouffantes, la mère et ses cinq enfants s'éventaient comme à leur habitude sans trop prêter attention au jeune Aldo. Celui-ci jeta son dévolu sur des cerises tombées d'un arbre surplombant ; il les consommait, en tachant son tricot de corps. Le soir même, il tomba malade, se plaignant de sévères maux d'estomac. On appela aussitôt le médecin. Celui-ci ne put se rendre au domicile des Morricone. Il soignait également les enfants du Duce. Il envoya à sa place son assistant qui diagnostiqua de simples maux de ventre sans gravité.

Aldo continuait cependant à se plaindre les jours suivants et son état empirait. Pendant un moment, la famille crut qu'il avait la grippe. Et lorsque le médecin de famille se rendit enfin au domicile des Morricone, Aldo venait de mourir, dans la douleur et presque émacié, d'une hémorragie interne provoquée par une gastro-entérite aiguë. Ennio Morricone venait de fêter ses dix ans. Il se souviendra longtemps de sa mère en sanglots tenant son jeune frère dans ses bras. Il ne passait pas un jour sans y penser...

Ce triste épisode très marquant n'ébranla cependant pas sa foi en Jésus-Christ. Il reçut une éducation catholique très soutenue. Enfant, il récitait tous les soirs le rosaire à la maison en compagnie de sa mère. Au fil de nombreux entretiens qu'il a donnés à la presse, Ennio Morricone évoquait l'importance qu'il accordait à la religion. Pourtant, l'homme doutait. « Aujourd'hui, je me considère comme un croyant non pratiquant. Et, à vrai dire, la définition de "croyant" mériterait quelques éclaircissements.

<sup>11</sup> Pour le site officiel du club, il révéla son engouement en 2012 avec les mots suivants : « La Roma a toujours été une équipe à caractère international enfermée dans une atmosphère sentimentale. C'est une équipe ouverte aux personnes et cela laisse beaucoup de place à l'imagination : une samba ou une belle bossa nova me plaisent, je les trouve adaptées à une équipe brillante. Le tango, lui, est plus sensuel... »

Je crois en l'existence de quelque chose que nos seuls sens ne peuvent percevoir et, en même temps, j'ai beaucoup de doutes sur la vie après la mort, sur cette idée d'un au-delà<sup>12</sup> ».

Il était un point en revanche sur lequel Ennio Morricone marquait un très net désaccord avec l'église catholique : Vatican II<sup>13</sup>. Celui-ci supprimait des rituels l'emploi du latin et surtout le recours aux chants grégoriens. Pour le Maestro, ces chants formaient l'origine d'une grande partie de la musique du monde occidental. Et il revendiquait leur pleine influence sur ses propres compositions. Il appréciait plus que tout l'usage de pauses à bon escient. Il alla jusqu'à déplorer la suppression du latin qu'il considérait comme la langue de l'Église.

La petite enfance d'Ennio Morricone se déroula ainsi, entre une mère aimante, un père plus strict, et trois sœurs vigilantes, un œil toujours sur lui. Il venait de souffler ses onze bougies placées sur le gâteau que sa mère et ses sœurs avaient préparé. La guerre menaçait d'éclater. Ses parents ne lui cachaient pas leur inquiétude. Les temps allaient devenir plus difficiles. D'autant que le père d'Ennio lui réservait une surprise qui allait changer sa vie, en lui donnant un tournant auquel un enfant n'est pas forcément préparé.

<sup>12</sup> « Ennio Morricone, Ma musique, ma vie. » Entretiens avec Alessandro De Rosa – Éditions Séguier – 2018

<sup>13</sup> Le « concile œcuménique » Vatican II a débuté le 11 octobre 1962 et a duré trois ans. Plusieurs réformes s'en sont suivies dont la première (1963) *Sacrosanctum Concilium* porte sur la liturgie.



En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement  
ou partiellement le présent ouvrage,  
sous quelque support que ce soit, sans autorisation  
de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation  
du droit de copie, 20 rue des Grands Augustins,  
75006 Paris.

ISBN : 979-10-93576-77-0

Achévé d'imprimé en octobre 2020 par La Manufacture

Dépôt légal : novembre 2020